

Naples: être au monde



Napoli, Porta Capuana | Photo Marlyse Etter, 2007

Article écrit au moment où, à Genève, on se proposait de régler la question des déchets en les faisant venir par chemin de fer pour les traiter à l'usine des Cheneviers.

Aujourd'hui à Naples, si on peut encore déceler par endroit les traces des bombardements de 1943, il est aussi possible dans certaines églises, d'accoucher d'*una creatura* dans un carton déposé à cet effet. Un enfant est une « créature ». Tout est créature à Naples, même les déchets. Naples est cette maîtresse délaissée mais resplendissante qui répugne à se maquiller sur commande. D'ailleurs, est-il si sûr qu'en Paradis les poubelles seront ôtées avant longtemps ? Mais quel sujet délectable pour la presse pendant la trêve des confiseurs !

Mani pulite ! Opération mains propres. Ça revient tout le temps. On dirait que découper l'atelier Giacometti de la rue Hippolyte Maindron pour l'exposer au Centre Pompidou, posé sur les défunctes Halles, c'est-à-dire le ventre de Paris, ça fait moins honte. Et voici que les hygiénistes helvètes se mêlent d'ordures qui les blanchiraient une fois de plus. A moins qu'ils ne souhaitent dépêcher à Naples leurs plasticiens afin de réaliser du *ready made* ? Pour l'usine des Cheneviers à Genève, la charité écolo-ordonnée commence par soi-même : allez, un petit coup de pub et d'autosatisfaction, un accord bilatéral de plus en somme, et nous voilà Européens par déchet ?

Les *rifiuti*, à Naples, c'est peut-être la décharge symbolique des excès consommés ailleurs. Si l'article 844 du code civil italien interdit la puanteur, *o munno è chistu ccà* : le monde est comme ça. Dans cette ville en expansion, outrancière, le rebut pourrait bien constituer une philosophie, une panacée, un geste de conjuration. *Jeter* et *jettatura* possèdent la même racine. Presque tout ce qui se mange à Naples est frit, farci, fourré, sorti de l'œuf ou prêt à y retourner. Même la pizza y est plus bouillante qu'ailleurs, véritable tranche de volcan. La république y est si subtile qu'elle s'accommode de tous les régimes et qu'elle s'affiche en restauration, en recomposition permanente. Ni les Étrusques, ni les Espagnols, ni la révolution, ni Napoléon n'ont réussi à la nettoyer. Chaque lieu géographique a sa force psychique, et il n'est pas interdit de penser que la force de Naples, c'est de jeter avec ostentation. Les poubelles, après tout, ne sont-elles pas la preuve qu'on mange ? De la porte Capuane à Chiaia, des Décumes à Pouzolles, dont la soufrière est couleur jaune de Naples, du Vomero à Mergellina, tout est tuf, grotte, catacombes, lave, feu et secousses (cinq à sept en moyenne par jour, enregistre l'Institut sismologique de Naples, le plus perfectionné au monde). Le dieu Nil, le corps de Naples, ausculte et régénère tout ça de sa place minuscule, à deux pas des murs grecs de la rue Sainte-Marie de Constantinople... *Le Corps de Naples**, titre d'un livre de Giuseppe Montesano, où on peut lire que « nous, même les étoiles on les met sous terre. En 1656, au temps de la peste, l'égout sous la via Toledo, le *chiavicone*, la grande canalisation, avait été remplie à ras bord de cadavres, de matelas, de vaisselle, de vêtements, dans l'espoir qu'un *lavarone*, un torrent d'eau sale, emporterait tout jusqu'à la mer. Et la même chose s'était produite avec la grotte des Sportiglioni... » *Chiavico*, égout, c'est une injure à Naples, preuve que le sous-sol est fertile même en vocabulaire. Montesano fait dire à l'un de ses personnages : « ce n'est pas l'efficacité qui va sauver le monde. Il n'y a que le gaspillage qui puisse nous sauver ». La Campanie est ce compostage très ancien dont la formule est restée enfouie dans les cendres de Pompéi et d'Herculanum il y a deux mille ans, dont il y a fort à parier qu'elle traduisait déjà un art plus antique. Simplement elle se réveille aujourd'hui au bord d'un monde qu'on croit plus vaste ; alors elle devient l'équation de ce que Félix Guattari nomme « un territoire réel de l'existence ». La paresse des Napolitains qui est une sagesse millénaire ne craint pas ce dont le Nord s'offusque – on est toujours le sud de quelqu'un. Curzio Malaparte** : « Cette conviction vient peut-être de l'ancienne croyance populaire qui prétend que le Vésuve est la divinité tutélaire de Naples, le *totem* de

la ville (...) les mots y ont un autre sens que d'habitude, une signification mystérieuse, comme les mots d'un jargon défendu. (...) Les jours de sirocco, sous ce ciel moisi et teigneux, Naples prend un aspect à la fois misérable et impudent. Les maisons, les rues, les gens montrent une insolence lasse et méchante. Là-bas, sur la mer, le ciel est semblable à une peau de lézard, mouchetée de vert et de blanc, moite de cette sueur froide et opaque qu'a la peau des reptiles. Des nuages gris, aux bords verdâtres, maculent le bleu sale de l'horizon, que les chaudes rafales du sirocco strient de bandes jaunes et huileuses. Et la mer a la couleur verte et brune de la peau du crapaud, l'odeur âcre et douce que dégage la peau du crapaud. »

Et puis un beau matin, tout redevient frais, dispos, transparent, comme sur cette photographie saisie au plus chaud de la canicule, en plein mois d'août, Pausilippe ou sortie du métro Capuana. On prend son premier café, la Parthénopéenne a défié cette nuit tous les balais du monde : on pourrait manger par terre.

Marlyse E. Etter



* *Il corpo di Napoli*. Editions Métailié, 2002, traduction Serge Quadrupani

** *La Peau (La pelle)*. Editions Denoël 1949, traduction René Novella